

Albert Camus

## Réponses à l'Incrédule <sup>1</sup>

ALBERT CAMUS À FRANÇOIS MAURIAC <sup>2</sup>

Article paru dans *Combat*, le 25 déc. 1948

Vous répondre, c'est métonner. Vous ne ferez pas cependant comme *Le Populaire* qui prend pour une agression mon simple étonnement à voir que les socialistes, non seulement ne sont pas les premiers à soutenir une initiative solitaire pour la paix, mais s'oublie jusqu'à la couvrir d'ironies <sup>3</sup>. On est bien seul dans l'Église, avez-vous écrit. Jugez des sentiments de ceux qui n'ont pas la foi pour se consoler de leurs Églises !

Quelques écrivains et moi avons été pressentis pour protéger par notre solidarité un homme qui avait accompli, seul, un acte courageux et significatif et en avait été récompensé par les ricanements d'une presse qui ne manque jamais une occasion, vous le savez, de faire honneur à ce pays. Il s'agissait en somme de défendre Davis contre la bureaucratie et d'attirer l'attention sur son témoignage. Il nous a semblé que nous ne pouvions pas refuser cela. Et tout aussitôt nous voilà Chamberlain, Daladier, ou Marcel Déat. Passe encore qu'un de mes anciens collaborateurs de *Combat* écrive, sans apparence de honte, dans *Le Rassemblement*, que je me repens d'avoir été résistant. Après tout, je sais qu'il n'est pas orfèvre. Passe encore que je trouve une nouvelle fois mon juge d'instruction en la personne, si j'ose dire, de M. Pierre Hervé. Il est ainsi des vocations irrésistibles et nous savons désormais que la police est un apostolat. Mais quant à vous, il faut que je métonne.

Bien que je ne voie pas de raisons à la façon dédaigneuse dont vous parlez des intellectuels du Comité Davis, je vous concéderai volontiers que la qualité d'écrivain ne suppose pas forcément l'infailibilité. Mais, en somme, cette vérité, M. Mauriac, est générale. Et il arrive aussi qu'on puisse être écrivain sans manquer absolument de courage intellectuel. Je n'ai pas qualité pour parler au nom de mes amis, mais enfin je ne leur ai jamais entendu dire que l'impérialisme soviétique fût une contingence. Et pour quelques-uns du moins, ils le reconnaissent comme un fait, ajoutant qu'ils n'accepteront jamais le socialisme concentrationnaire (plus concentrationnaire à vrai dire que socialiste). Bref, ils ne ruseront pas avec les faits. Leur bonne foi les place donc sans défense devant la question que vous leur posez. Si Garry Davis réussit à propager ses conceptions, puisqu'il est vraisemblable qu'il ne pourra le faire qu'en Occident, ceci ne risque-t-il pas de précipiter la victoire de l'impérialisme russe ?

Laissez-moi d'abord prendre le problème en sens inverse. Supposons que vous ayez tout à fait raison. Que devez-vous faire ? Ce que vous ne faites pas. Car si le danger russe prime tous les autres, dans le temps et dans l'espace, et si le recul devant la guerre risque de rapprocher encore ce danger, alors, toutes affaires cessantes, il nous faut prendre les mesures qui s'imposent en acceptant qu'elles puissent amener la guerre. Il faut nous appuyer immédiatement sur la seule force qui puisse freiner les Russes et les arrêter, le cas échéant, c'est-à-dire les États-Unis, dont nous adopterons forcément (avec bonne ou mauvaise humeur, cela ne changera rien) la politique étrangère. Comme les Russes ont placé enfin les partis communistes en avant-garde, il nous faudra combattre le communisme en nous appuyant sur le seul mouvement qui, en France, soit capable de s'opposer par la force au communisme, c'est-à-dire le gaullisme. À ma connaissance, vous ne faites ni l'un ni l'autre, et je ne dis pas cela pour le vain plaisir de vous mettre en contradiction avec vous-même, mais pour vous inspirer une indulgence plus soutenue envers notre incohérence, à supposer qu'elle existe. Dans tous les cas, il faut reconnaître qu'à partir du moment où l'on pense en termes d'impérialisme, d'agression et de tactique, de guerre froide enfin, la position que je viens de définir est la seule logique. Si je ne me trompe, elle est celle des quelques hommes sincères qui ont rejoint de Gaulle.

Personnellement, je trouve cette logique inévitable à partir du moment où l'on pense comme vous. Mais j'ai quelque chose contre ses conséquences et je vais continuer à développer la position qui devrait être la vôtre. En termes de guerre froide, il faudrait tout subordonner, en France, à la lutte contre le parti communiste, ce qui suppose quelques limitations à l'idée qu'à tort ou à raison nous faisons de la démocratie, et tout plier à la nécessité de développer notre puissance militaire, ce qui n'ira pas sans inconvénients pour notre économie.

Quand je dis que ces inconvénients seront supportés, d'abord, par les travailleurs de toutes classes, il me semble que je reste dans les limites de la vraisemblance. À l'extérieur, pour servir, en réalistes, la guerre froide. Il vous faudra passer sur quelques-unes de vos répugnances. Si Tsaldaris vous sert mieux contre le bolchevisme, il vous faudra fermer les yeux sur les exécutions d'Athènes, les îles de la relégation et la politique de répression. Il y a mieux. Vous avez été un des premiers à vous élever contre la rébellion de Franco, l'on doit vous rendre cet hommage. Mais puisque Franco a donné des gages militaires aux États-Unis, puisqu'il fait barrage à la Russie, il vous faudra le supporter, souhaiter sa prospérité, et, à l'occasion, lui serrer la main. Si vous ne le faisiez pas, vous serviriez l'impérialisme russe. En bref, si vous n'acceptez pas, pour commencer, une aggravation de l'injustice sociale, une limitation de nos libertés, les exécutions grecques et les prisons franquistes, vous servez, tout comme nous, l'impérialisme russe.

Il y a mieux, et d'autres conséquences surviennent qui me paraissent difficiles à digérer. Car si, dans l'esprit de certains, la guerre froide est le seul moyen d'éviter la guerre tout court, sans servir l'impérialisme russe, ils se trouvent, à mon avis, dans un dilemme aussi embarrassant que le nôtre. L'impérialisme russe étant ce qu'ils disent, il n'y a pas de doute que le temps travaille pour lui, que les Russes auront un jour la force atomique couronnant une économie restaurée et qu'ils seront prêts, ce jour-là, pour l'empire du monde. Les partisans de la guerre froide sont donc obligés d'accepter l'idée de la guerre préventive ou de supporter de s'entendre dire, sans pouvoir se justifier, par des hommes plus réalistes qu'eux : « En ne déclarant pas la guerre tout de suite, vous servez l'impérialisme russe. » C'est qu'au raisonnement dont vous acceptez les prémisses, il n'y a pas d'autre conclusion : « Tout vaut mieux que la domination soviétique, même la guerre atomique immédiate. »

Devant une telle conséquence, je suis sûr que vous comprendrez peut-être nos répugnances. Comment pourrions-nous applaudir à tant de folle assurance, forcés que nous sommes de mesurer notre ignorance, de comparer une menace que nous connaissons bien et une autre qu'il nous faut imaginer. Pourtant les avertissements ne nous ont pas manqué. Quand Niels Borh, qui, lui, se tient forcément au courant, écrit : « Un million d'êtres humains pourraient exploser et perdre leur vie en une seule journée » ; quand il ajoute : « Ces chiffres effraient, mais ils sont encore au-dessous de la réalité. » Il me semble qu'on doit peser le pour et le contre, un peu plus longtemps que vous et d'autres ne le font. Je sais bien que Paulhan trouve sot de dire que les guerres sont funestes parce qu'elles détruisent des êtres humains. Je m'obstine personnellement dans cette sottise, mais si même nous tenons les morts pour négligeables, il faut bien dire qu'après une série d'explosions de ce genre notre conception de la liberté aura du mal à s'acclimater dans une Europe éventrée et dans une France dont vous savez, dont tout le monde sait, qu'elle ne se relèvera pas d'une troisième guerre mondiale !

Dans tous les cas, un raisonnement qui nous amène à choisir entre les cimetières et les camps de concentration est peut-être rigoureux. Mais, la rigueur mise à part, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il doit lui manquer quelque chose. Peut-être, à force de rigueur, nous contraindra-t-on un jour à ce beau choix. Chacun fera ce jour-là ce qu'il devra. Après tout, les hommes de ma génération sont préparés au pire, et puis il est bien vrai que je ne me sens pas disposé à accepter n'importe quelle paix. Mais il faut savoir du moins, que ce que nous ferons ou ne ferons pas alors n'aura d'importance que pour nous. Les mouettes crient aussi dans la tempête, mais je suppose que c'est pour leur plaisir personnel.

Arrivés ici, trouvez-vous toujours utile de charger de vos dédains des hommes qui essaient de découvrir les deux ou trois chances qui permettraient de sauver en même temps la paix et la liberté, et qui cherchent encore à réfléchir ? Car il ne s'agit de rien d'autre. Vous pouvez moquer le grain de sel que Davis cherche à mettre sur la queue de la colombe. Il y a évidemment une façon de s'emparer de la colombe de la paix sans se donner le ridicule du grain de sel, c'est de la foudroyer à bout portant. Cette méthode rigoureusement efficace est sans aucun doute de celles dont Davis ne veut pas. Il s'est refusé à choisir la belle rigueur des machines à tuer et s'est contenté pour le moment de mettre en lumière le mensonge et l'absurdité de notre société internationale. Les rêves que vous ou d'autres lui prêtez vous ne les avez sûrement pas trouvés dans ce qu'il dit ou fait. Vous avez été mal informé, ce qui arrive à tout journaliste.

Vous avez l'air de considérer en effet qu'il s'agit d'un objecteur de conscience. Où avez-vous pris cela ? Je n'ai jamais entendu Davis dire qu'il fallait refuser toute guerre. Il a déclaré qu'il serait le premier à s'engager comme pilote dans une force de police internationale. Il a seulement jugé qu'il y avait encore une possibilité pour que la guerre ne se produisît pas, et pour que la vraie chance se présentât ainsi de voir mourir seules les tyrannies, au lieu de les faire mourir en même temps que l'Europe. Il a dit ce que tout le monde pense, que le seul organisme qui soit chargé de la paix du monde est stérilisé par le raidissement des souverainetés. Par son geste, il a mis en lumière cette contradiction essentielle. Et il a montré à tout organisme international, présent ou futur, quels devaient être les vrais buts d'une Société des Nations. C'est tout, c'est énorme, et c'est ce qui nous a paru mériter notre adhésion. Dites-moi seulement qui fera le mieux réfléchir les délégués de l'O.N.U., s'ils le peuvent encore, l'adresse que vous avez signée avec 500 intellectuels ou le geste de Davis.

Je pense que c'est Davis, voilà toute ma raison. Je pense qu'il faut encore essayer de sauver l'Europe et notre pays d'une catastrophe démesurée. Il faut sauver le plus de vies que l'on peut pour préserver les énergies qui changeront peut-être la face de la guerre et de la paix. Puisqu'il ne s'agit pas encore de guerre et de capitulation, puisque la France ne peut se battre sans les armes des autres, je trouve à la fois utiles et décentes toutes les entreprises qui ne parient pas pour une guerre inévitable et qui ne nous amènent pas à choisir entre deux sortes de hontes, celle de la capitulation et celle qui consiste à faire silence sur les tueurs grecs et la répression espagnole. À l'heure où tout le monde est contraint de parier, il me semble préférable de parier pour un espoir raisonnable. Ni Davis, ni ceux qui l'ont accueilli ne prétendent apporter la vérité au monde. Ils savent bien que leur voie finalement est ailleurs, et leur vrai métier. Ils ont seulement poussé un cri d'alerte, selon leur état, et il est bien possible que ce cri soit poussé dans le désert. Mais avant d'en sourire, considérez au moins le sale air de honte et de calcul qu'on voit aux vérités et aux Églises qui ont cours forcé aujourd'hui et vous du moins, vous surtout, ne nous jetez pas la première pierre.

## Albert Camus

1. Ce texte est publié dans une double page spéciale réalisée par le Centre de recherche et d'expression mondialiste, proche du R.D.R. et du Conseil de Solidarité qui soutient Davis. Elle se présente comme « le premier essai d'une page internationale », et comme une « tentative de créer une libre tribune de la conscience mondiale, où seront abordés les nouveaux problèmes communs à tous les hommes ». Sous le titre « Peuple du monde », cette double page paraîtra tous les quinze jours pendant quelques mois en 1949. Les 25-26 décembre 1948, outre celui de Camus, sont publiés des articles de Richard Wright, de Heryn Osborne, d'Emmanuel Mounier. Le titre ne manque pas d'humour, s'adressant à Mauriac... qui ne croit pas à la possibilité du mouvement mondial dont rêve le « Comité Davis ». Camus répond à la fois aux réactions suscitées par son article paru le 7 décembre dans *Franc-Tireur*, « L'embarras du choix » (*Essais*, op. cit., pp. 1583-1586), et à celles provoquées par le texte de *Combat* du 9 décembre, « À quoi sert l'O.N.U. ? ».

2. Dans *Le Figaro* des 11-12 décembre, sous le titre « Nous nous éloignons infiniment de ce que nous aimons », Mauriac a répondu au texte précédent, « À quoi sert l'O.N.U. ? ». Après s'être dit tenté de suivre Garry Davis, mais retenu par un « réflexe de bon sens », il analyse l'intervention de Camus : « Albert Camus, dans *Combat*, qui répond sans peine à toutes les objections de Davis, faiblit devant une seule : "Ne voyez-vous pas que Davis sert l'impérialisme soviétique ?" »

Mauriac cite la phrase sur la gémellité des impérialismes, dont il dit ne pas comprendre la « portée », et affirme : « La seule raison d'exister de l'O.N.U. serait justement de créer des conditions telles que l'U.R.S.S. et l'Amérique ne puissent se passer l'une de l'autre et choisissent de travailler en commun au salut du monde. » Il ajoute qu'il a signé une pétition en ce sens - ce qui « est autre chose que de propager un mouvement irrépressible, que de mettre en marche des forces incontrôlables et indifférentes à toute contingence, fût-ce à cette contingence : l'impérialisme soviétique », et compare Davis à Chamberlain, qui, lui aussi, aimait la paix.

3. C'est les 4-5 décembre que *Le Populaire* « couvre d'ironies » le meeting du 3 décembre, dans un bref compte rendu sur la « Salle Pleyel, volière de la paix », et s'interroge : « La paix est un oiseau, mais lequel ? Était-ce le merle-Camus, ironique et passionné ? » *Le Populaire*, dit-il, demande pourquoi Garry Davis ne va pas parler en Russie soviétique. C'est qu'on ne l'y laisse pas entrer, parbleu. Non, beau merle, *Le Populaire* se réjouit que le cas de Garry Davis ait pu se poser à Paris, et doute qu'il puisse jamais l'être à Karkhov. » Sont évoqués ensuite « l'orfraie-Mounier », et la « cigogne-Vercors ». Le 8, Henri Noguères, sous le titre « Pacifisme et publicité », répond à l'article de *Franc-Tireur*, « L'embarras du choix ». Il proteste contre « l'agression de mauvais goût contre *Le Populaire* » à laquelle, selon lui, s'est livré Camus, « sous prétexte de pacifisme » et le cite : « Les communistes interprètent tout désir de paix, exprimé de cette manière [le refus de se laisser enfermer dans le dilemme : guerre aux côtés des Américains contre les Russes, ou guerre aux côtés des Russes contre les Américains], comme une aide objective aux Américains. Le Rassemblement (et, ma foi, *Le Populaire* aussi) vous explique sans délai que, objectivement encore, cette prudence naïve sert l'impérialisme russe. » Traitant Camus de « singulier propagandiste du pacifisme », Noguères lui reproche de « rejeter *Le Populaire* dans la fosse commune des bellicistes », de « ranger les socialistes dans le camp des ennemis de la paix », et de feindre de croire que ceux qui ne veulent combattre ni contre les Russes, ni contre les Américains sont peu nombreux ; il affirme que ceux-là « ne le considèrent nullement comme leur porte-parole ».